

**La prospérité sans la croissance ?  
Inventer une alternative**

Traduction par [www.contreinfo.info](http://www.contreinfo.info) de

**Shrinking Our Way Towards Happiness**

**Book Review:**

**Prosperity without Growth? by Charles Siegel**

(commissaire à la Commission du Développement  
Soutenable Britannique)

28 avril 2009, [CommonDreams.org](http://CommonDreams.org)

Paradoxe des temps modernes. Les extraordinaires avancées des sciences et des techniques ont permis à l'humanité d'accumuler un savoir faire et une capacité de production à même de satisfaire la plupart de ses besoins, et pourtant cette richesse potentielle, loin de se traduire par l'accomplissement des promesses du progrès, s'accompagne aujourd'hui d'une inégalité toujours accrue, d'une énorme demande sociale non satisfaite, et d'une pression croissante sur les conditions d'existence au nom du sacro saint rendement compétitif. Mais rendement de quoi ? Loin de permettre de libérer l'homme, l'intelligence, les énergies mobilisées, les efforts consentis, englués dans un système devenu inefficace, inadapté et dangereux, conduisent l'humanité à sa perte. Le système économique - dont la structure est un archaïsme hérité des temps obscurs où la rareté dominait - poursuit sa trajectoire aveugle et insoutenable qui nous rapproche inexorablement de l'épuisement des ressources primaires, et de la dévastation de notre planète. « Prosperity Without Growth ? » est un ouvrage (disponible gratuitement en ligne) publié par la Commission du Développement Durable, une agence gouvernementale du Royaume-Uni, qui ose aborder de front cette question brûlante. La croissance, telle que nous la pratiquons, est dans l'impasse. Il faut repenser à nouveaux frais nos modèles de développement, et renoncer à la religion du PIB. Cela implique-t-il un retour aux privations ? Nullement. Les études effectuées de par le monde montrent qu'une fois atteint un niveau de revenu situé entre la moitié et les deux-tiers de ce qu'il est aujourd'hui aux USA, le sentiment de bien-être n'augmente plus en relation avec l'accroissement des revenus. Renoncer à la croissance, ce pourrait donc être simplement renoncer au « toujours plus » du consumérisme, à la recherche vaine de la distinction par les colifichets du « je le vaux bien » narcissique. Une telle révolution, non seulement économique mais également culturelle, est possible, nous dit la Commission Britannique, qui indique en s'appuyant sur les travaux de l'économiste canadien Peter Victor que cela permettrait également de travailler moins. Nous publions ci-dessous la note de lecture de cet ouvrage rédigée par Charles Siegel pour Common Dreams, et fournissons le lien de téléchargement.

Quand une commission du gouvernement britannique publie un rapport appelant à mettre un terme à la croissance économique, il semble tout à coup que notre monde soit en pleine mutation. La croissance est l'objectif central pour les économistes depuis le début de la révolution industrielle. Aujourd'hui le professeur Tim Jackson, le Commissaire Economique de la Commission du Développement Durable du Royaume-Uni publie un ouvrage qui résume l'état actuel de nos connaissances sur la croissance économique et montre de façon convaincante qu'il faut y mettre un terme.

Nous avons tous entendu parler des effets de la croissance sur l'environnement, tels que l'épuisement des ressources et le réchauffement de la planète. L'opinion communément admise est que nous pouvons y faire face en adoptant des technologies plus efficaces. Mais ce livre affirme qu'il n'existe pas de scénario

plausible dans lequel le progrès technologique pourrait à lui seul réduire suffisamment les émissions de gaz à effet de serre si la croissance se poursuit à son rythme actuel. « La taille de l'économie mondiale est presque cinq fois supérieure à ce qu'elle était il y a un demi-siècle. Si elle continue à croître au même rythme, ce chiffre sera de 80 en 2100. » Les efforts déployés pour utiliser au mieux la technologie afin de réduire les émissions de gaz à effet de serre seront vraisemblablement submergés par ce rythme rapide de croissance.

Si nous voulons sérieusement éviter les pires effets du réchauffement de la planète, nous devons aller au-delà de ce genre de solutions technologiques et repenser la croissance économique elle-même.

Mettre un terme à la croissance économique n'implique pas pour autant faire des sacrifices. Les données montrent que, au-delà d'un certain point, la croissance n'entraîne pas un accroissement de notre bien-être. Par exemple :

► Les comparaisons internationales sur la perception du bonheur indiquent que l'élévation du revenu par habitant est corrélée avec la perception du bonheur jusqu'à ce que le revenu atteigne un niveau situé environ entre la moitié et les deux tiers de ce qu'il est aujourd'hui aux États-Unis. Au-delà, il n'y a pas de corrélation entre l'augmentation des revenus et celle du sentiment de bonheur. Aux États-Unis et dans plusieurs autres pays développés, la hausse du revenu ne s'est pas traduite par une hausse de cette perception durant les dernières décennies.

► Les indices qui pondèrent le PIB pour mesurer le bien-être avec plus de précision donnent des résultats similaires. Par exemple, l'[Indicateur de progrès véritable](#) (Genuine Progress Indicator) montre que, jusqu'aux années 1970, le bien-être des américains augmentait avec le revenu. Mais depuis lors le sentiment de bien-être a baissé, bien que le PIB par habitant ait continué à augmenter.

► Les comparaisons internationales des autres mesures du bien-être, comme l'espérance de vie et la réussite scolaire, donnent également des résultats similaires. L'augmentation du revenu n'améliore plus le bien-être après que le revenu par habitant ait atteint environ la moitié de ce qu'il est aux États-Unis aujourd'hui.

Dans les pays développés, nous sommes arrivés à un point où la croissance économique ne nous apporte que peu ou pas d'amélioration. Mais la croissance menace de causer de grands dommages à nous-mêmes et au reste du monde, avec le réchauffement de la planète, l'augmentation du prix des ressources et le risque d'effondrement écologique.

Pourtant, il semble encore difficile de nous défaire de notre dépendance à la croissance. Le consensus est que la croissance est nécessaire pour réduire le chômage et promouvoir la stabilité économique. Comme on peut le constater au cours de cette récession, lorsque la croissance faiblit, les entreprises réduisent leurs niveaux d'investissement et licencient les travailleurs, rendant l'économie moins efficace et augmentant le chômage. On pense également que nous avons besoin de croissance pour faire face à des niveaux élevés de dette privée et publique.

En réponse à ces questions, l'ouvrage cite les études de Peter Victor, un économiste canadien qui a utilisé des modèles informatiques pour étudier la manière dont l'économie canadienne réagirait à un arrêt de la croissance. Les résultats se transforment de façon spectaculaire en modifiant les valeurs des variables macro-économiques telles que le taux d'épargne, les taux d'investissement public et privé, et la durée de la semaine de travail. Dans l'un des modèles testés, la fin de la croissance entraîne l'instabilité économique, un chômage élevé et une augmentation de la pauvreté. Avec d'autres paramètres, la fin de la croissance apporte la stabilité économique, une réduction de

moitié à la fois du chômage et du taux de pauvreté, et une réduction du ratio de la dette au PIB de 75%. Ces différences dans ce deuxième scénario proviennent en partie d'un taux d'épargne plus élevé, d'un plus faible taux de l'investissement privé et d'un taux plus élevé de l'investissement public.

En outre, « le chômage est évité... en réduisant à la fois le nombre total et le nombre moyen d'heures de travail. La réduction de la semaine de travail est la solution structurelle la plus simple et la plus souvent citée au problème du maintien du plein emploi, avec une stabilité du niveau de production. » La fin de la croissance rendrait la vie plus facile en réduisant la quantité de travail que nous avons à fournir.

Il y a très peu d'études macro-économiques de ce genre, alors que d'évidence, il en faudrait beaucoup plus.

Le livre insiste en permanence sur le fait qu'une double approche est requise pour mettre un terme à la croissance : en plus de ces changements économiques, il est nécessaire qu'aient lieu des changements sociaux remettant en cause la place accordée aux valeurs matérialistes. On peut déplorer que l'ouvrage soit plus faible en ce qui concerne les changements sociaux que pour les changements économiques. Il appelle au passage d'une économie qui vise à l'opulence ou l'utilitarisme à une économie qui vise à l'épanouissement humain, mais il ne propose pas une vision convaincante de ce que la vie pourrait être dans une société où les gens ont un niveau de vie confortable et jouissent de temps libre en abondance pour développer leurs talents et de leur humanité dans toute la mesure du possible. Il existe une longue tradition philosophique à ce sujet, remontant à Aristote, mais ce livre, écrit par un économiste, n'est pas très convaincant en ce domaine.

Malgré cette limitation, « La prospérité sans la croissance ? » est le meilleur résumé disponible des enjeux économiques de la fin de la croissance. Il s'agit d'une lecture obligatoire pour tous ceux qui oeuvrent pour éviter un effondrement écologique.

Le fait qu'il soit publié par une Commission du gouvernement britannique fait naître l'espoir que nous pourrions faire mieux que d'éviter simplement l'effondrement. Si l'on applique les suggestions de cet ouvrage, le monde à la fin de ce siècle serait meilleur qu'il n'est aujourd'hui, bénéficiant d'une grande prospérité, non pas consacrée à une vaine consommation, mais au bien vivre.

Sur le web :

- Le livre en ligne : [Prosperity Without Growth ? The transition to a sustainable economy](#) , Tim Jackson (commissaire de la « Sustainable Development Commission »)
- [Commission du Développement Soutenable Britannique](#)

---

### La fin du fétichisme de la croissance

Pauline de Wouters, 15 mai 2009 - [www.iewonline.be](http://www.iewonline.be)

Objectif incontournable des économistes depuis le début de l'ère industrielle, la croissance économique est aujourd'hui l'objet de préoccupations multiples. Mise à mal par la crise que nous vivons, elle divise plus qu'avant. Si la grande majorité pensent encore qu'il est impossible de s'en passer, des voix, plus nombreuses ces derniers temps, se font entendre, qui la remettent fondamentalement en question. Selon celles-ci, la prospérité peut se passer de la croissance et garantir, en prime, le bonheur...

Notre société dite « développée » est confrontée à un curieux paradoxe. D'un côté, l'ingénierie humaine lui a permis d'accumuler savoir-faire et capacités de production sensées satisfaire la plupart de ses besoins. D'un autre, les inégalités, que ce soit entre le Nord et le Sud ou au sein même des pays industrialisés ou non, continuent de croître. Comme si, en

définitive, la croissance économique ne pouvait se passer de la croissance des inégalités.

Finalement - on commence à s'en rendre compte plus largement - notre système économique, loin de libérer l'Homme, risque de mener inexorablement l'humanité à sa perte. Il ne tient en effet qu'au prix d'une orgie de ressources naturelles non-renouvelables dont on perçoit, pour certaines d'entre elles, le fond du panier.

La croissance nous conduit donc à une impasse et nous impose de repenser nos modèles de développement. Certains, pour résoudre le malaise inévitable provoqué par la prise de conscience de nos incohérences, se réfugient dans la religion « technologie », sensée répondre à elle seule aux défis majeurs de demain (crise climatique, crise énergétique, etc.). C'est sans compter ce qu'on appelle, en jargon technique, l'effet rebond, lequel résulte « *de mécanismes de marchés qui font qu'à revenu constant la diminution du prix d'un bien de consommation se traduit, grâce au revenu libéré, soit par la consommation d'un plus grand nombre d'unités de ce même bien soit par la consommation d'autres biens et services en plus grande quantité* » [1].

Considérons par exemple les récentes avancées technologiques réalisées dans le secteur automobile. D'un côté, les moteurs se font plus efficaces, plus sobres et moins polluants. Mais d'un autre, la reine automobile est sur-utilisée...

### Croissance et satisfaction de vie évoluent-ils de concert ?

Certains craignent que ces nouveaux modèles économiques qui osent s'affranchir de la « croissance » sont indissociables de régression du bien-être et d'un retour aux privations et aux sacrifices ? La réalité est plus complexe. Des travaux, toujours plus nombreux, montrent par exemple que « *malgré une croissance de vie continue, la satisfaction de vie des Occidentaux stagne depuis plusieurs décennies* » [2]. A quoi bon dès lors poursuivre la logique consumériste du « toujours plus » si *in fine* celle-ci nous éloigne d'une satisfaction de vie légitime ? Mais les systèmes de pensées sont très résistants et donc, le mythe de la croissance nécessaire au bonheur a encore de beaux jours devant lui.

### Et si l'on travaillait moins ?

Renoncer à la croissance, c'est donc renoncer à la logique consumériste du « toujours plus ». Cela pourrait en outre permettre à ceux qui le souhaitent de travailler moins. Ce sont du moins les conclusions auxquelles est arrivé l'économiste canadien Peter Victor en étudiant, au travers de modèles informatiques, la manière dont réagirait l'économie canadienne en cas de rupture de croissance [3]. Jouant tour à tour sur différentes variables macro-économiques (taux d'épargne, taux d'investissement privé et public, durée de la semaine de travail, etc.), Victor modélise différents scénarios où il met volontairement fin à la croissance. Dans l'un, la mise à mort de la croissance conduit à une stabilité économique, des taux de chômage et de pauvreté rabotés ainsi qu'à une réduction du ratio de la dette au PIB de 75%. Le modèle élude donc le chômage... et ce grâce à la réduction *et* du nombre total *et* du nombre moyen d'heures de travail. Défendue par les organisations syndicales, la réduction du temps de travail apparaît être la solution structurelle la plus simple pour œuvrer au maintien de l'emploi. Elle ne peut bien entendu que s'accompagner d'un encadrement public fort des politiques économiques et sociales.

### Les prémisses d'une révolution ?

Il s'agit non seulement d'une révolution économique mais aussi d'une révolution culturelle remettant en cause la foi accordée aujourd'hui aux valeurs matérielles. Et celle-ci, tel que le démontre le Commissaire Économique de la Commission du Développement Durable du Royaume-Uni, dans son ouvrage intitulé *Prosperity without growth ?* [4] est possible.

La révolution (car il s'agit véritablement de cela) est en marche. Les fétichistes de la croissance vont devoir lâcher leur Phallus, ce qui, la psychologie nous l'a largement montré, ne se fera pas sans

une résistance d'autant plus farouche que le trouble est profondément installé.

[1] BOULANGER, P-M. (2009), *Consommer mieux, autrement, moins*, paru in Etopia.

[2] Dont CASSIERS, I. et DELAIN, C. (2006), *La croissance ne fait pas le bonheur : les économistes le savent-ils ?*, « Regards Économiques », mars 2006, IRES (UCL).

[3] VICTOR, P. (2008), *Managing without growth : smaller by design, not disaster*, Edward Elgar Publishing.

[4] JACKSON, T. (2009), *Prosperity without growth ? - The transition to a sustainable economy*. [Téléchargeable](#) gratuitement.

---

## Une croissance économique infinie est-elle possible ?

Yves Van Cranenbroeck cadre chez BNP PARIBAS FORTIS (BANQUE) et délégué syndical SETCA  
Mai 2009

Au lendemain des attentats du 11 septembre 2001, le président George W. Bush a exhorté ses compatriotes à aller faire du shopping afin d'éviter qu'Al-Qaida n'entraîne l'économie américaine dans le sillage des tours jumelles.

Cet appel du président américain est un signe parmi d'autres de la prépondérance de l'économie sur les autres secteurs (social, éducatif, environnemental, etc.) dans nos sociétés productivistes (produire pour produire).

La crise financière que nous vivons depuis quelques mois a généré très rapidement une crise économique. Il y a donc des liens entre ces différentes crises. En réalité, ces crises sont avant tout révélatrices de la crise de tous les systèmes productivistes, qu'ils soient capitalistes ou non, laquelle est beaucoup plus profonde.

Depuis quelques décennies, le discours politique des pays les plus riches de la planète soutient l'idée d'une croissance économique basée uniquement sur la consommation. De ce fait, la croissance économique à tout prix est devenue la nouvelle idéologie de nos sociétés productivistes.

L'économie est présentée comme une « science » humaine qui a ses grands prêtres et ses gourous. Or qui dit « science » dit rigueur et donc sérieux. La preuve : l'économie intègre des indicateurs, comme l'incontournable PIB (Produit Intérieur Brut), lequel donne, en pourcentage, un reflet des échanges de biens et de services d'un pays. Cet indicateur comptabilise toutes les dépenses qui sont bénéfiques pour la croissance, quelles qu'elles soient (notamment accidents, maladies, incendies, pollutions, guerres, épuisement des ressources, etc.). Mais cet indicateur ne garantit en rien que les gens soient effectivement plus heureux dès lors que le PIB de leur pays est plus élevé.

La publicité est l'outil de propagande de la croissance économique : sous prétexte d'informer les consommateurs, elle les encourage en réalité à... consommer toujours plus. Elle leur fait acheter des objets parfaitement inutiles ou dont la durée de vie est « scientifiquement » calculée... pour qu'ils soient remplacés selon des cycles de plus en plus courts. Elle va même jusqu'à créer des services qui ne correspondent pas à des besoins fondamentaux et réels (la crise financière a été particulièrement révélatrice de ces dérives).

La globalisation ou mondialisation, sous prétexte de favoriser les échanges commerciaux et donc la consommation, entraîne de nombreux effets pervers : délocalisations, exploitation des êtres humains, transports polluants et gourmands sur le plan énergétique, épidémies et pandémies, introduction d'espèces exotiques qui deviennent invasives, déforestation,...

L'économie, en tant que discours issu d'une forme de pensée unique, encourage la croissance, condition présentée comme étant indispensable au « progrès ». Dès lors, la croissance économique ne peut se concevoir que comme infinie puisque l'arrêt ou la diminution de la croissance ou la croissance négative sont, économiquement parlant, considérés comme étant des catastrophes.

La croissance économique infinie est cependant rigoureusement impossible dans un monde fini et limité comme le nôtre. Le calcul de l'empreinte écologique permet de déterminer que les américains ont besoin aujourd'hui de six planètes et l'Europe de trois planètes. Or, « Nous n'avons qu'une seule terre » (slogan de la Conférence des Nations Unies de Stockholm sur l'environnement humain de 1972).

Face à la crise écologique – rendue plus visible et plus présente avec la crise du dérèglement climatique –, les acteurs économiques et politiques n'ont plus qu'un mot à la bouche, solution-miracle à tous les problèmes : le développement durable. Ce terme très à la mode est en réalité un oxymore, c'est-à-dire une expression combinant deux mots ayant des sens opposés et aboutissant à une image contradictoire et frappante pour la représentation (autre exemple d'oxymore : un silence assourdissant). Le développement durable est un sparadrap destiné à prolonger la croissance économique prétendument infinie.

Un courant de pensée, de plus en plus répandu dans le monde entier, réfléchit à l'après-croissance infinie : c'est la décroissance économique soutenable. En contrepartie, ce courant de pensée propose la croissance d'authentiques valeurs humaines : la solidarité, la culture, l'éducation, le volontariat, le respect, ... Cette approche va de pair avec la simplicité volontaire qui consiste à choisir, en pleine connaissance de cause, de vivre plus simplement en refusant les pièges de la société de consommation et en allant à contre-courant d'une société basée sur la recherche éperdue du profit, la compétition, la consommation de biens inutiles ou nuisibles, l'exploitation effrénée de la nature, ...